



Je révise et je me perfectionne

I. Problématisation

1.1 Être soi, évidemment

« Le soi » semble une évidence : ce que je suis, voilà ce qu'est mon « moi ». En quelque sorte, « le soi » n'est rien d'autre que l'individu lui-même. Chacun, chacune d'entre nous, donc, est « soi ». Il y a, en ce sens, autant de « soi » que d'individus. En toute rigueur, il faudrait peut-être parler de « sois » au pluriel : les « soi ». Mais pour moi, il n'y a qu'un seul « moi ». Pour autrui, aussi. Autrement dit, chacun n'a qu'un seul « soi ». Il n'y a qu'un seul « moi », pour chacun. Voilà pourquoi l'on emploie le mot « soi » au singulier, jamais au pluriel. Il y a autant de « soi » que d'individus, mais toujours un seul « soi » par individu.

« Le soi », au singulier, désigne donc à la fois cet être unique que je suis, et l'universalité d'une telle unicité : chacun est « soi » pour soi, et n'est « soi » que pour lui-même.

Le « soi » semble une évidence aussi en ceci que nous ne pouvons pas ne pas être nous-mêmes. En toute logique, « je suis moi », « tu es toi », chacun est lui-même : soi. Le substantif « soi » vient du latin *se*, pronom réfléchi qui désigne le sujet sous sa forme objective : lorsque je pense à moi, je pense « moi ». Autrement dit, je me prends pour objet de pensée, je me considère comme une entité distincte de moi-même et je peux même me représenter à moi-même sous forme d'image. Mon aptitude à me penser moi-même comme objet de pensée me caractérise en tant qu'être humain doté de conscience. La faculté de conscience consiste à pouvoir se penser soi-même, comme un être objectif, et à n'être donc pas seulement sujet de la pensée. Je suis le sujet qui pense, mais en tant que sujet, je peux me penser moi-même, donc également penser ce « je » comme un objet autre que le sujet pensant. Le « soi », c'est ce sujet pensant posé comme entité objective : c'est ce par quoi je puis me définir objectivement.



1.2 Le soi n'est pas une évidence

Cela donné, nous comprenons que « le soi » n'est pas une évidence à ce point première : nous sommes d'abord sujets de pensée, puis nous nous posons comme objet possible de notre propre pensée et c'est alors que nous pouvons nous envisager comme « soi ». Le « soi » n'est pas premier : premier est d'abord le « je ». Cela signifie aussi que le « soi » résulte de la façon dont nous construisons notre propre identité. Le soi n'est ni évidence première, ni un donné : il est le sens que nous nous attribuons, et en tant que tel il est évolutif.

Contre toute attente, il faut donc admettre que le « soi » se construit, s'élabore. Est-ce à dire qu'il n'y a pas de « soi », c'est-à-dire d'unité identitaire et essentielle en dehors de constructions de l'esprit ? N'y aurait-il donc pas de « soi » primitif ? Et en quel sens parler d'universalité du « soi », si précisément aucun des « soi » ne présente de caractéristique universelle ou commune ?

D'un côté, le « soi » se construit, s'élabore, chacun n'est que le soi par lequel il se définit et qu'il remanie tout au long de son existence.

D'un autre côté, « être soi » semble bien relever plutôt d'une quête d'authenticité. Je veux être moi-même, parce que j'ai l'intuition intime qu'il existe un « moi » antérieur à toute construction, toute fiction personnelle.

Ces deux aspects du problème du « soi » ne sont pas inconciliables, au contraire : il se peut que la « construction » ou « élaboration » perpétuelle du « soi » relève plutôt de la « révélation » ou du « dévoilement ». Autrement dit, le « soi » se construit au fil de l'existence, par les choix que nous faisons, les désirs que nous manifestons, les relations que nous entretenons ou que nous fuyons, les activités qui ont ou non notre préférence ; mais ces choix d'existence révèlent peut-être l'antériorité d'un « soi » immature, dont l'existence au monde est le catalyseur. Le « soi » est en germe, peut-être, dès la naissance, mais dans le même temps il faut avoir vécu pour être devenu soi-même. En ce sens, c'est l'existence qui définit le « soi » davantage que la naissance.

1.3 La recherche de soi

L'on entend dès lors mieux le bien-fondé de l'expression « la recherche de soi » : si le « soi » n'est pas un donné, mais n'est pas non plus une construction arbitraire, alors la vie tout entière pourrait se concevoir comme « recherche ». Je suis « moi », mais ce que je suis ou celui/celle que je suis, voilà qui me demeure obscur. Je ne saurai pleinement qui je suis, et n'aurai connaissance de « moi » qu'au terme d'une existence au cours de laquelle mes choix, mes engagements, mes renoncements auront réalisé mon « soi ». Le sens du mot « soi » se voit ici



réinvesti : chacun est « soi » pour lui-même, c'est-à-dire mission d'auto-réalisation. Cela ne signifie pas que chacun soit « voué » à un destin déterminé par lequel il réalisera son « soi », mais plutôt que le « soi » n'est obscur à chacun que pour mieux en justifier le mouvement de recherche existentiel.

Le « soi » apparaît dès lors comme objet de recherche plutôt que comme objet de pensée. Chacun est « soi » pour soi, mais ce « soi » est initialement vierge d'une existence qui seule le révélera au sujet. Et en effet, comment le « soi » pourrait-il être objet de « recherche » s'il était là d'emblée ? En quelque sorte, « la recherche » pourrait constituer cela même qui définit le « soi » : dans « la recherche de soi », le « de » n'introduit peut-être pas un complément du nom, mais une apposition. Le « soi » est à la fois moteur et motif de la recherche.

2. Définitions

- ② **Identité** : L'identité est ce qui perdure, d'un même individu, de sa naissance à sa mort. Elle ne suffit pas, à elle seule, à définir un individu : nous ne sommes pas réductibles à notre prénom ni à notre nom de famille, pas plus qu'à notre nationalité ou notre genre. Nous pouvons changer d'identité, par exemple de nom de famille, sans devenir quelqu'un d'autre. L'identité renvoie plutôt à l'appartenance à des catégories, auxquelles nous acceptons de nous identifier ou que nous refusons. On parle par exemple d'identité « de classe » pour désigner un sentiment d'appartenance à un groupe socio-économique, ou la reproduction de codes sociaux dont nous avons hérité sans le savoir et dans lesquels nous nous reconnaissons – ou par lesquels les autres nous reconnaissent.
- ② **Personnalité** : La personnalité, c'est ce qui caractérise notre comportement dans une situation donnée. La personnalité n'est pas déterminante, car je peux être colérique et me retenir de manifester ma colère si nécessaire, mais elle décrit une régularité de réaction à un certain type de réalité, d'évènement, de rencontre ou de stimulus sensoriel. La personnalité peut évoluer dans le temps, elle n'est pas figée. L'expression « troubles de la personnalité » désigne en revanche une pathologie psychique qui relève de la psychose. En pareil cas, l'individu a plusieurs personnalités en même temps ou à un intervalle de temps minime, ce qui veut dire qu'il réagit de manière totalement contradictoire sans en avoir conscience.



- ⊙ **Conscience personnelle** : La conscience personnelle se distingue de la conscience perceptive. Cette dernière désigne le fait d'induire, de la perception sensorielle d'entités alentour, leur existence (par exemple, j'entends de la musique et peux dire « il y a de la musique »). La conscience personnelle, quant à elle, qualifie l'induction suivante : « puisqu'il y a de la musique, alors il y a une entité pour percevoir la musique. Cette entité, c'est moi. Il y a un "moi" qui perçoit, et sans lequel rien ne serait perçu. » Cette étape seconde est importante, puisque c'est d'elle que découle la conviction de la permanence d'un « moi », unité percevant la diversité des percepts. C'est de la conscience personnelle ou « moi » que naît le concept de « soi », hypostase d'une découverte radicale : je suis, j'existe, même si ce que je perçois varie et quand bien même le donné de mes perceptions serait une illusion.
- ⊙ **Subjectivité** : Est subjectif ce qui est relatif à un sujet. Le sujet est auteur de l'action du verbe, ou récepteur si le verbe est employé au passif ; il peut aussi être qualifié par le verbe, si ce dernier est un verbe d'état. Dans tous les cas, le sujet est le pôle qui initie un évènement ; l'objet est celui vers lequel l'action se dirige. La subjectivité est donc ce à partir de quoi il y a action ou pensée, et l'objet de la pensée est ce vers quoi s'oriente la pensée, cela même qui est pensé.

3. Principaux axes

3.1 Ce qu'est le moi

D'une part, l'on peut entendre la « recherche de soi » comme l'étude de ce qu'est le « moi ». « La recherche de soi » se présente dès lors comme une enquête sur le psychisme humain, ses modalités et déclinaisons : raison, sentiment, imagination... Cela suppose d'admettre la continuité d'un « soi » malgré la diversité perceptive et la variabilité des opinions, désirs ou affects personnels, ce qui reste à questionner ; un « soi » étant posé, il reste à le définir, en circonscrire les contours. Enfin, il y a tout lieu de déterminer si ses caractéristiques valent universellement, ou sont toujours relatives à chacun. Au-delà d'une telle relativité, qu'est-ce qui est commun à toutes les subjectivités ?

3.2 L'ignorance de soi

D'autre part, rien n'assure que nous soyons d'emblée pleinement nous-mêmes. Certains choix que nous faisons nous échappent, ou à l'inverse nous ne savons pas pour quelle décision opter car nous ne savons pas « ce que nous



voulons vraiment ». Pour connaître ce qui fait vraiment sens pour soi, il faut partir à la « recherche de soi ». Mais se trouve-t-on à l'extérieur, ou bien cette recherche doit-elle être introspective et centripète, exclusive de tout ce qui n'est pas « soi » ? Il semble bien pourtant que « ne penser qu'à soi » et chercher ce qui nous détermine en faisant abstraction de notre environnement humain s'avère stérile. L'on découvre alors, de manière sûre et certaine, que l'on existe, mais pas ce qu'est le « moi » : toute quête d'authenticité de soi à soi doit en passer par une prise de distance par rapport à soi, une sortie de soi. Mais comment admettre qu'un soi « authentique » requière l'altération radicale à soi-même ? C'est qu'une part de nous-mêmes nous demeure inconnue. Nous savons qu'elle est là, mais n'est que latente. Autrement dit, le « soi » est constitué pour partie d'un invisible à nous-mêmes, qu'il nous faut chercher en nous pour nous connaître véritablement, mais moyennant maints détours et étonnements. C'est l'objet de l'introspection psychanalytique. La théorie de l'inconscient en effet pose qu'une majeure partie du psychisme est inaccessible à la conscience, mais ne s'en manifeste pas moins à travers des conduites ou des paroles qui échappent au sujet, ou encore dans les rêves qui constituent « la voie royale vers l'inconscient » (Freud).

3.3 La création de soi

Dans tous les cas, la « recherche de soi » suppose qu'il n'y ait pas de « moi » pré-donné à un sujet. Le cas échéant, ne court-on pas le risque, en « se cherchant », de s'inventer plutôt que de se trouver, et de se bercer d'illusions alors que l'on était en quête d'authenticité ?

4. J'approfondis

4.1 Y a-t-il un moi ? Le surgissement de la notion de conscience



Texte 1

Saint Augustin, *Cité de Dieu*, traduction d'Émile Saisset, XI, 26

« Si je me trompe, je suis ; car celui qui n'est pas ne peut être trompé, et de cela même que je suis trompé, il résulte que je suis. Comment donc me puis-je tromper, en croyant que je suis, du moment qu'il est certain que je suis, si je suis trompé ? Ainsi, puisque je serais toujours, moi qui serais trompé, quand il serait vrai que je me tromperais, il est indubitable que je ne puis me tromper, lorsque je crois que je suis. Il suit de là que,



quand je connais que je connais, je ne me trompe pas non plus ; car je connais que j'ai cette connaissance de la même manière que je connais que je suis. »

■ **Pourquoi Saint Augustin écrit-il ce passage ?**

Saint Augustin est un philosophe de la fin de l'Antiquité (IV^e-V^e siècle après J.-C.). Dans plusieurs de ses ouvrages, en particulier ses *Confessions* et la *Cité de Dieu*, il adopte une démarche introspective et s'enquiert de la réponse à la question « qui suis-je ? ». Dans cet extrait, il envisage l'idée qu'il puisse ne pas exister, et qu'à ce titre il soit dans l'erreur lorsqu'il croit exister. Mais très vite, il constate que s'il est en train de « penser, il existe » : quand bien même cette pensée serait erronée, il ne fait aucun doute qu'il est en train de penser. Par conséquent, même si sa pensée est erronée, il est certain d'en être à l'origine et donc d'exister.

■ **Quelles sont les idées centrales ?**

- Mes pensées peuvent être erronées, je peux toujours en douter.
- Si je me trompe, il faut bien que j'existe, faute de quoi je ne pourrais pas me tromper.
- Donc que je croie exister, ou que je me trompe, il est indubitable que j'existe.
- Et lorsque je pense « j'existe », je suis doté d'une double connaissance : celle d'exister, d'une part, et celle de penser, d'autre part.



Texte 2

René Descartes, *Méditations métaphysiques*, seconde méditation, 1641

« Je suppose donc que toutes les choses que je vois sont fausses ; je me persuade que rien n'a jamais été de tout ce que ma mémoire remplie de mensonges me représente ; je pense n'avoir aucun sens ; je crois que le corps, la figure, l'étendue, le mouvement et le lieu ne sont que des fictions de mon esprit. Qu'est-ce donc qui pourra être estimé véritable ? Peut-être rien autre chose, sinon qu'il n'y a rien au monde de certain. Mais que sais-je s'il n'y a point quelque autre chose différente de celles que je viens de juger incertaines, de laquelle on ne puisse avoir le moindre doute ? N'y a-t-il point quelque Dieu, ou quelque autre puissance, qui me met en l'esprit ces pensées ? Cela n'est pas nécessaire ; car peut-être que je suis capable de les produire de moi-même. Moi donc à tout le moins ne suis-je pas quelque chose ? Mais j'ai déjà nié que j'eusse aucun sens ni aucun corps. J'hésite néanmoins, car que s'ensuit-il de là ? Suis-je tellement dépendant du corps et des sens, que je ne puisse être sans eux ? Mais je me suis persuadé qu'il



n'y avait rien du tout dans le monde, qu'il n'y avait aucun ciel, aucune terre, aucuns esprits, ni aucuns corps ; ne me suis-je donc pas aussi persuadé que je n'étais point ? Non certes, j'étais sans doute, si je me suis persuadé, ou seulement si j'ai pensé quelque chose. Mais il y a un je ne sais quel trompeur très puissant et très rusé, qui emploie toute son industrie à me tromper toujours. Il n'y a donc point de doute que je suis, s'il me trompe ; et qu'il me trompe tant qu'il voudra il ne saurait jamais faire que je ne sois rien, tant que je penserai être quelque chose. De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : Je suis, j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit. »

■ Pourquoi René Descartes écrit-il ce passage ?

Penseur du XVII^e siècle, Descartes rédige les *Méditations métaphysiques* quelques années après la publication de sa réflexion dans le *Discours de la méthode* (1637). Constatant que la plupart des connaissances acquises durant sa formation scolaire se sont ensuite avérées erronées, du fait de l'essor de la science moderne et de ses découvertes, Descartes se met en quête d'une certitude de laquelle il ne puisse pas douter, et qui tienne lieu de socle indubitable à toute connaissance. Il pratique un « doute méthodique » : il ne doute pas par manque de certitude, mais plutôt dans le but de découvrir une proposition de laquelle il ne puisse pas douter. Dans un premier temps, il imagine que toutes ses connaissances sont fausses : celles que lui apportent la perception sensible, son corps, jusqu'à son être. Il parvient ici au stade où, n'ayant plus aucune certitude, il doit admettre qu'il se trompe peut-être en croyant exister. C'est alors qu'il réalise, de manière analogue à saint Augustin, que l'illusion même d'exister atteste de son existence, tout simplement parce que la connaissance erronée et la pensée associée manifestent l'existence d'une entité pensante. Le simple fait de penser qu'il existe, quand bien même cette pensée est illusoire, manifeste une certitude : le fait qu'il existe bel et bien, à titre de chose pensante.

■ Quelles sont les idées centrales ?

- Le réel sensible ne peut pas être considéré comme certain de manière assurée. Il ne peut donc pas être posé comme vérité première et indubitable, l'on ne peut pas s'appuyer sur lui pour fonder toute connaissance sérieuse.
- Est-ce à dire que la seule certitude soit : « rien n'est certain » ?



- De tout ce que je pense, il peut bien n'y avoir rien de certain non plus. Tout peut n'être qu'une illusion de l'esprit, ou encore l'œuvre d'un « malin génie » ou dieu malveillant qui mettrait en moi l'illusion que j'existe.
- Mais si un tel être me donne l'idée, illusoire, que j'existe, il faut admettre aussi que j'existe – faute de quoi aucune idée illusoire ne pourrait venir à mon esprit.
- Par conséquent, il est indubitable qu'à chaque fois que je pense, quand bien même ma pensée serait erronée par son contenu, j'existe car sans cela je ne pourrais pas penser.

4.2 Il n'y a pas de moi

Le concept de « conscience personnelle » est une ineptie : il n'y a qu'une diversité de perceptions sensibles ou de comportements en société.



Texte 1

David Hume [1739], *Traité de la nature humaine*, Livre I : L'entendement, traduction Philippe Baranger et Philippe Saltel, Paris, Éditions GF, 1999, IV^e partie, section VI

« Il est des philosophes qui imaginent que nous sommes à chaque instant intimement conscients de ce que nous appelons notre MOI, que nous en sentons l'existence et la continuité d'existence, et que nous sommes certains, avec une évidence qui dépasse celle d'une démonstration, de son identité et de sa simplicité parfaites. [...]

Malheureusement toutes ces affirmations positives sont contraires à cette expérience même que l'on invoque en leur faveur [...]. De quelle impression, en effet, cette idée pourrait provenir? [...] Toute idée réelle doit provenir d'une impression particulière. Mais le moi ou la personne, ce n'est pas une impression particulière, mais ce à quoi nos diverses idées et impressions sont censées se rapporter. Si une impression donne naissance à l'idée du moi, cette impression doit nécessairement demeurer la même invariablement, pendant toute la durée de notre vie, puisque c'est ainsi que le moi est supposé exister. Mais il n'y a pas d'impression constante et invariable. La douleur et le plaisir, le chagrin et la joie, les passions et les sensations se succèdent et n'existent jamais toutes en même temps. Ce ne peut donc pas être d'une de ces impressions, ni de toute autre que provient l'idée du moi, et en conséquence, il n'y a pas une telle idée. »
